comme langue nationale. L'*arabe* devint un des idiomes les plus répandus du monde entier, et fut parlé par tous les peuples soumis à l'islamisme, depuis le Maroc jusqu'au fond de l'Inde, en Espagne, le long de la côte africaine jusqu'au pays des *Cafres*, ou infidèles, etc. Les Persans, les Tartares, plusieurs nations indiennes l'adoptèrent comme langue littéraire. « Apprenez l'*arabe*, dit le Prophète, car c'est la langue dans laquelle le Seigneur parlera à ses serviteurs au jour du jugement dernier. » Le Koran, qui est encore considéré comme un modèle inimitable, donne à la langue sa forme définitive.

L'*arabe* possède une grammaire très-compliquée. Il a un alphabet de vingt-huit lettres, toutes consonnes, à l'exception des trois voyelles longues *élif* (*a*), *waw* (*ou*), *ié* (*i*). Parmi ces lettres, les plus remarquables sont le *kha*, qui se prononce comme le *ch* allemand; l'*aïn*, articulation sans équivalent dans nos langues; le *ghaïn*, espèce de *r* fortement grasseyé; le *tsé*, analogue au *th* anglais, etc. Les voyelles brèves se marquent, dans les ouvrages élémentaires, ou les éditions du Koran, par trois signes : *fatha* (*a* ou *e*), *kesra* (*i* ou *é*), *dhamma* (*o* ou *ou*). Mais, dans l'usage ordinaire, ces voyelles brèves sont supprimées, et on supplée à leur absence dans la lecture de l'*arabe* littéral. L'*arabe* vulgaire, actuellement parlé, ne tient pas compte généralement de ces voyelles brèves, qui sont la plupart du temps nécessitées par les règles grammaticales de l'*arabe* littéral. Les grammairiens arabes font dériver du verbe toutes les autres parties du discours; le radical d'un mot est pour eux la troisième personne du singulier masculin du prétérit; cette racine est quelquefois quadrilitère, mais le plus souvent elle est trilitère. La langue arabe admet deux temps seulement : le prétérit et l'aoriste (comprenant le présent ou le futur); toutes nos nuances de temps s'expriment par ces deux temps uniques, précisés et déterminés soit par la construction, soit par le sens général de la phrase. L'impératif forme un mode spécial; les modes indicatif, subjonctif, conditionnel et un autre particulier à l'*arabe* et nommé *énergique*, s'expriment au moyen de certaines modifications dans la terminaison du temps aoriste. La conjugaison s'opère en faisant suivre ou précéder le radical de lettres caractéristiques des nombres et des personnes. Le type radical adopté par les grammairiens arabes est le verbe faire, *fa'ala*. Les verbes peuvent recevoir plusieurs *formes* qui leur donnent des sens dérivés : la deuxième forme, par exemple, a un sens factitif, *fa''ala*, faire faire; la sixième un sens de réciprocité et d'émulation, *taqâtala*, combattre l'un contre l'autre; la neuvième désigne les couleurs, *isfarra*, être jaune; la onzième, l'intensité de ces couleurs, *isfârra*, être très-jaune; la dixième, le désir, *istaghfara*, demander pardon, etc. L'*arabe* n'a pas de verbes irréguliers proprement dits, mais des conjugaisons spéciales pour certaines classes de verbes : verbes sourds, défectueux, assimilés, concaves, etc. Les substantifs ou noms d'action (*masdar*) dérivent de la racine verbale, soit par le simple changement virtuel des voyelles brèves, soit par l'insertion des voyelles longues, soit par l'addition de quelques-unes des consonnes *serviles n, m, s, t*. Voici quelques exemples : *ahsanou*, la meilleure chose, de *hasana*, être bon; *tafarroudjoun*, l'action de se promener, de *farradja*, se promener; *mamlakat*, royaume, de *malaka*, posséder, etc. Les substantifs ont trois cas : le nominatif, caractérisé par la désinence *ou, oun;* le génitif et le datif par *i, in;* l'accusatif par *a, an*. Le pluriel, outre le procédé régulier qui est le moins usité, a un mode de formation (pluriels brisés) dont on ne retrouve pas l'analogue dans nos langues indo-européennes, le plus souvent le mot singulier, en passant au pluriel, subit une transformation profonde, qui varie beaucoup suivant les mots, et n'est basée que sur des règles extrêmement vagues; ainsi *qantaroun*, pont, fait au pluriel *qanâtiroun; qaliboun*, moule, *qoualiboun*, etc. Le procédé de dérivation méthodique des substantifs a permis aux Arabes de faire des noms d'instruments, d'unité, de métiers, de lieux, etc. L'*arabe* connaît deux genres, le masculin et le féminin; trois nombres, le singulier, le duel et le pluriel. Les adjectifs dérivent également du verbe et sont classés en noms passifs ou actifs, suivant qu'ils dérivent d'un verbe subjectif ou objectif. Ils prennent les deux genres et les trois nombres. Il y a un article indéclinable et invariable, *el*. Les pronoms sont déclinables, et de plus ils possèdent une forme particulière au féminin à la deuxième personne; lorsqu'ils sont régimes, ils s'accolent aux verbes sous forme de suffixes. Les prépositions, les adverbes, les conjonctions, les interjections sont, comme partout, des particules indéclinables.

La construction *arabe* est peu compliquée. Elle est directe dans cette phrase : *kana iouhibbou-sch-schira*, il aimait la poésie; inverse dans celle-ci : *rakaba Djafaroun illa-s-saidi*, monta à cheval Djafar pour aller à la chasse, au lieu de Djafar monta, etc.; explétive dans cette autre : *er-risalatou élléti qaratouha*, la lettre laquelle j'ai lu elle, au lieu de Que j'ai lue. Généralement, elle est analytique, parce qu'elle sépare soigneusement les différentes propositions par des conjonctions telles que *oué*, et; *lè*, certes, etc.; elle est cependant extrêmement concise, surtout dans la poésie.

On connaît la richesse proverbiale du lexique arabe. On peut évaluer à environ six mille le nombre des racines verbales, et à soixante mille le nombre de leurs transformations dans les différentes parties du discours. Hamsa el Isfahani rapporte qu'un grammairien portait le nombre total des formes à douze millions trois cent cinq mille cinquante-deux. Il faut alors entendre par formes toutes les modifications de temps, de nombres, de personnes, etc. Plusieurs grammairiens ont eu la patience de recueillir toutes les expressions qui pouvaient s'appliquer à un objet donné. On est ainsi arrivé à trouver cinq cents mots pour le lion, deux cents pour le serpent, quatre cents pour le malheur, mille pour l'épée, etc. Ce nombre prodigieux de mots ne doit nullement étonner, car chacun d'eux ajoute une idée secondaire à l'objet qu'il détermine, et doit être considéré comme une véritable épithète prise substantivement.

Beaucoup d'expressions grecques sont passées dans la langue arabe, à cause des nombreuses traductions faites d'après les originaux antiques. Ce sont, pour la plupart, des mots techniques. Réciproquement, les Arabes ont donné aux Occidentaux beaucoup de mots, surtout dans les mathématiques, l'astronomie, la chimie, etc. Ainsi : *alcali*, *azimut*, *algèbre*, *nadir*, etc. L'espagnol surtout s'est assimilé en assez notable quantité l'élément arabe : *Guadalquivir*, de *ouad al kebir*, la grande vallée; *alcoba*, alcôve, de *alcobba*. Nos mots français *magasin*, *coton*, *atlas*, etc., ont également une origine arabe. L'idiome actuellement parlé par les Arabes diffère beaucoup, grammaticalement surtout, de la langue savante dont on vient de voir le système général. L'arabe vulgaire a considérablement simplifié les règles compliquées de l'arabe littéral. Les terminaisons caractéristiques des cas n'existent plus; les voyelles purement grammaticales ont en général disparu, ou du moins sont presque inappréciables à cause de la manière rapide dont on les prononce. Ainsi le mot *moubarikoun*, béni, deviendra successivement *moubarik*, *moubarek*, *mbarek*, et enfin *embarek*. L'emploi du duel dans le passif est fort rare. Le génitif et les pronoms possessifs se rendent plus ordinairement par des périphrases : au lieu de *kitabi*, mon livre, on dira *kitab mtaï*, le livre de ma possession. La première personne du pluriel remplace assez souvent la première personne du singulier à l'aoriste : *nakoul*, nous mangeons, au lieu de *akoulou*, je mange, etc. Il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil sur plusieurs des dialectes arabes les plus importants. Le dialecte maure et le dialecte marocain ont subi d'assez grandes modifications à cause du contact des Espagnols, auxquels ils ont emprunté beaucoup de mots. Le maltais a reçu de l'italien une influence analogue, et même plus marquée. Cette alliance produit souvent un effet bizarre, comme dans les expressions suivantes : *siggia*, chaise; *missier*, monsieur, père; *libera-na*, délivre-nous (suffixe arabe); *jerninnah*, il détruira (préfixe arabe); *i signuria tighaq* (pour *mtak*), votre seigneurie. Il y a encore le dialecte égyptien, qui prononce le *dj* comme *g* dur; le dialecte syrien, les dialectes de Mésopotamie, de Nubie, des États barbaresques, du Darfour; le maronite, le druse, le mapoule (côte de Malabar), le chaliate (Coromandel), le théhama, le bédouin, le mozarabe, idiome né de la fusion de l'hébreu et de l'*arabe*, et qui était encore parlé au XVe siècle dans quelques localités de l'Andalousie, etc.

En résumé, l'*arabe* est non-seulement le plus riche des idiomes sémitiques, mais encore une des langues les plus complètes du monde, à tous les points de vue. La connaissance de l'*arabe* présente de nombreux avantages aux Européens; elle les initie à une littérature embrassant les genres les plus variés; elle est indispensable pour savoir à fond le turc et le persan, dont le lexique contient au moins un tiers de mots arabes; elle est précieuse pour l'interprétation des dialectes sémitiques morts ou vivants, spécialement pour l'hébreu, comme l'ont prouvé les beaux travaux d'Albert Schultens; enfin elle est d'une grande ressource pour toutes les relations politiques et commerciales avec les nations musulmanes.

L'*arabe* a été une des premières langues orientales étudiées en Europe. Au moyen âge, les savants allaient puiser dans les manuscrits arabes les sciences empruntées au grec. En 1587, Henri III fonda la première chaire d'*arabe*, au Collège de France.

— II. ÉCRITURE ARABE. Le dialecte himyarite fut de bonne heure fixé par l'écriture. L'alphabet himyarite est appelé par les arabes *elmousnad*, le soutenu. Scetzen prétend en avoir découvert des inscriptions, qui se composeraient de caractères séparés, présentant quelque ressemblance avec l'alphabet éthiopien. On a voulu aussi y retrouver quelque similitude avec le système graphique égyptien (hiéroglyphes) et indien (devanagari). L'Arabie septentrionale, quelque temps avant l'apparition de Mahomet, avait adopté un alphabet dérivé de l'ancien alphabet syriaque, l'*estranghelo*. On dit que ce fut Morar ben Morra, natif d'Anbar, qui l'apporta. Il reçut le nom de *koufique*, parce que l'on fit plus tard avec cet alphabet de nombreuses copies du Koran dans la ville de Koufa. Cet alphabet, propagé partout par le Koran, fut en usage pendant environ trois cents ans dans les inscriptions numismatiques et tumulaires. Aujourd'hui encore, les Africains s'en servent pour les titres de livres (à peu près comme on se sert chez nous des caractères gothiques comme ornementation). Cet alphabet était grossier et primitif : les points diacritiques n'étaient pas marqués; les voyelles étaient désignées par des points de différentes couleurs.

L'alphabet koufique, comme l'alphabet hébraïque et l'alphabet *estranghelo*, se composait de vingt-deux lettres. L'écriture carmatique est la même que l'écriture koufique; seulement, les traits sont plus fins : c'est dans ce caractère que sont les inscriptions arabes du Dauphiné et de la Sicile. Vers le IVe siècle de l'hégire, Ibn Mocla de Bagdad imagina l'écriture cursive, usitée aujourd'hui dans les manuscrits et les livres arabes; elle fut perfectionnée par Ibn Bawwab. Cette nouvelle écriture fut nommée *neskhi* (du verbe *nasakha*, copier), parce qu'elle servait aux transcriptions des manuscrits. On employait comme instrument le roseau ou *qalem* (calamus) taillé, à la place du qalem non taillé usité pour le koufique. On changea aussi à cette époque l'ordre des lettres de l'alphabet, en rapprochant celles qui se ressemblaient. La calligraphie était, et est encore aujourd'hui, un des arts les plus estimés par les Arabes. L'écriture *neskhi* a donné naissance à plusieurs variétés : le caractère *mogrebin*, ou *maure;* le caractère *diwani*, qui sert à écrire les pièces officielles et les diplômes impériaux; le caractère *iaqouti* ou *rihani*, employé dans les talismans; le *soulousi* (triple), espèce de *ronde*, trois fois aussi grosse que le *neskhi;* le *taliq* (suspendu), écriture gracieuse employée par les Persans, principalement dans leurs poésies; le *schikesté* (brisé), caractère excessivement cursif et assez difficile à déchiffrer, également usité chez les Persans; la *siaqa*, sorte d'écriture secrète dont on se sert en Turquie pour les comptes, les documents statistiques, etc. Le caractère *arabe* joue le même rôle chez les nations musulmanes que le caractère latin chez les nations chrétiennes; il a été adopté en Turquie et en Perse; il est souvent employé pour l'indoustani et quelques dialectes indiens, pour le malais et quelques autres idiomes peu connus.

— III. LITTÉRATURE ARABE. L'histoire de la littérature arabe commence quelques générations seulement avant Mahomet. Cependant, même avant Jésus-Christ, les Arabes jouissaient d'une certaine réputation chez les Hébreux, car dans le *Livre des Rois*, la sagesse de Salomon est comparée à celle des Egyptiens et des Arabes. L'épisode de la visite de la reine de Saba montre également que les Arabes avaient acquis un certain degré d'instruction et de culture littéraire. C'est cependant sans fondement sérieux que quelques auteurs ont admis l'existence d'une littérature arabe de beaucoup antérieure à Mahomet, et anéantie par les musulmans. Les Arabes désignent sous le nom de *djahilya* (période d'ignorance), l'espace de temps qui s'écoula avant l'arrivée du Prophète; mais il faut donner à cette expression un sens plutôt religieux que littéraire. Environ cinquante ans avant Mahomet, les Arabes étaient une nation indépendante et brave, aimant les combats, respectant les droits sacrés de l'hospitalité, et pleine d'enthousiasme pour ses poëtes, qui chantaient cette vie aventureuse et primitive. Chaque année, avait lieu la grande foire d'Ohâz, qui, comme les jeux Olympiques en Grèce, était le rendez-vous de tous les poëtes arabes. On attachait aussi un grand prix aux généalogies, aux traditions de famille, à l'astrologie et à l'interprétation des songes. Quand Mahomet apporta la nouvelle religion, la poésie entra dans une autre phase. Le Koran devint un modèle inimitable, que personne ne pouvait surpasser, et le triomphe de Mahomet fut complet lorsque le célèbre poëte Lébid, son ancien ennemi, proclama comme divin un fragment de la deuxième sourate et se convertit à l'islamisme. Les califes de la maison du Prophète, aussi bien que les Ommiades, exagérèrent encore ce culte aveugle pour le livre saint, qui était à leurs yeux le fondement de toute sagesse et de toute science. Cependant, dans maint passage du Koran, Mahomet fait l'éloge de la poésie et du savoir; ainsi c'était bien mal interpréter les paroles du Prophète que de brûler, comme Amrou, la bibliothèque d'Alexandrie, ou de jeter à l'eau, comme le fit Saad, sur l'ordre d'Omar, d'immenses collections de livres persans.

Voici un rapide résumé de l'histoire de la littérature arabe.

La poésie est, sans contredit, le genre que les Arabes ont cultivé avec le plus de succès et d'originalité. Les poëmes antérieurs à l'apparition de Mahomet sont pleins de caractère et portent bien l'empreinte de la vie active des peuples du désert. On y chante la valeur, l'hospitalité, la victoire, l'amour. Les poëtes étaient en même temps guerriers. Tout Arabe de noble race devait savoir manier aussi habilement le vers que l'épée. Tout événement remarquable, un combat, une vengeance, un péril vaincu, étaient autant de sujets sur lesquels s'exerçait l'inspiration des chantres du désert. L'improvisation surtout, comme aujourd'hui encore, était tenue en grande estime. La plupart de ces poëmes ne dépassent pas vingt ou trente vers et ne traitent qu'un seul sujet; d'autres en contiennent de trente à cent, et roulent souvent sur l'amour; ce sont les *Qacidas*. Abou Temam en a réuni un certain nombre en forme d'anthologie : il y a des éloges de guerriers célèbres, des élégies, des satires, des chants d'amour, des descriptions, des épigrammes. Il existe une autre collection, nommée le *Petit Hamasa*, formée au IXe siècle par Aboul Oualid ibn Obeid Bokhtari. A la même époque appartiennent les sept fameuses *Moallaqas* (ainsi nommées parce qu'elles avaient été *suspendues* au temple de la *Kaaba*), appelées aussi *Mouzahabât* (les dorées). Le plus ancien de ces poëtes est Tarafa, qui périt à vingt-six ans, victime de sa verve satirique. On cite encore Nabegha; le prince Amrou ben Kelthum, qui soutint avec Hareth ben Helsa un combat poétique devant le roi de Hira; Antar, encore populaire chez les nations arabes; Soheir; Amroulkaïs, l'ennemi de Mahomet; Lébid. Le morceau principal de la *Moallaqa* est celui dans lequel le poëte célèbre les charmes d'une femme qu'il n'a jamais vue (Nasiba). L'amour était donc alors, comme chez les troubadours, un simple thème de convention. C'est ainsi que le calife Moavia, montrant quelque mécontentement parce que Abderrahman ben Hassan avait trop souvent répété les louanges de sa fille, le poëte lui répondit : « Si j'avais trouvé une femme plus belle, je l'aurais chantée de préférence. » Pour l'ordinaire, dans les *Moallaqas*, le poëte suppose sa bien-aimée loin de lui, et déplore les peines de l'absence. Dans les poésies moins anciennes, les louanges de Dieu, du Prophète, des nobles et des princes protecteurs du poëte jouent un très-grand rôle. Souvent aussi les Arabes ont écrit de sanglantes satires (*hidja*), qui ont quelquefois attiré à leur auteur de cruelles vengeances. Le caractère de la poésie arabe est donc de présenter réunis dans une seule pièce le genre lyrico-héroïque, élégiaque, érotique et satirique. Ces compositions retracent avec une extrême fidélité la vie un peu monotone de ces peuples aux mœurs patriarcales. Parmi les auteurs d'anciennes poésies présentant une étendue assez considérable (de vingt à cent vers), il faut citer : Schanfara, célèbre par sa rapidité à la course; Nabegha Zobyan; Motalammès, Férasdak, Zoul Remma; Ascha; le panégyriste de Mahomet, Cab ben Zoheïr, et le satirique Djérir. Il ne faut pas oublier le célèbre héros Tabatha-Charran, fameux par ses aventures guerrières. Voici comment l'iman Hasali caractérise quelques-uns de ces chantres : « Amroulkaïs est poëte quand il est à cheval, Tarafa quand il salue, Nabegha quand il montre son orgueil, Zoheïr quand il désire. » La tribu de Houdeil a produit plusieurs générations d'excellents poëtes, qui rivalisent avec les Koreïschites, dont ils étaient les ennemis acharnés. Leurs œuvres réunies sont contenues dans le divan des Houdeïlites.

Sous les successeurs de Mahomet et les Ommiades, l'élan poétique se ralentit sensiblement. Avec les Abbassides commence une véritable renaissance pour les lettres. La poésie entre dans une phase nouvelle. La recherche et le fini précieux deviennent en vogue; cette période a le cachet artistique qui caractérise toutes les époques de régénération intellectuelle. Les poëtes sont des puristes, qui connaissent à fond et manient savamment la langue, des flatteurs qui chantent avec grâce les louanges de leurs nobles protecteurs. Le style large et mouvementé des anciennes *Moallaqas* fait place à une manière réfléchie, posée, et soigneuse de la forme. Les poëtes étaient royalement récompensés : ainsi Abou Temam reçut d'un prince arabe, auquel il avait adressé quelques vers élogieux, 50,000 dirhems; dans une occasion semblable, Taher en donna 300,000 à Abou Nawwas, pour un tercet. Les noms les plus célèbres de cette époque sont ceux d'Ebn Doreïd, du vaniteux Motanabbi, du poëte aveugle et indépendant, Abou Lola, d'Omar ibn al Faredh, etc. A ce moment apparaissent les compositions didactiques, ou poëmes techniques sans aucun mérite, concernant la grammaire, la prosodie, l'astronomie, la jurisprudence, etc. La poésie dramatique et exclusivement épique est inconnue aux Arabes. La poésie arabe n'aime pas les œuvres complexes et de longue haleine; ses sujets préférés sont les sentences concises, ou les pièces d'une faible étendue. Les Arabes possèdent de nombreuses anthologies poétiques. L'œuvre complète d'un poëte porte le nom de *Diwan*. Après la chute de la dynastie abbasside, la poésie tombe en décadence, et n'est plus représentée que par un assez grand nombre d'auteurs médiocres.

Les Arabes possèdent des recueils de rhétorique (mahadirâh), qui contiennent leurs plus beaux morceaux oratoires. Ils ont aussi des choix de proverbes rangés alphabétiquement (celui du grammairien al Meidani, par exemple, qui contient environ six mille proverbes). Ils affectionnent beaucoup les fables, les apologues, tels que nous en voyons dans la Bible. Les deux plus célèbres ouvrages de ce genre sont le livre de Calila et Dimna, traduit du persan et ayant une origine indienne, et les fables de Lokman, qui ont servi de type à celles d'Esope et de Phèdre. Ils sont également grands amateurs d'énigmes, de jeux de mots. Le maître en ce genre est Mohammed el Kasim Hariri, dont les cinquante *makamat* traitent d'une foule de choses curieuses et jouissent d'une grande réputation en Orient. Il ne faut pas oublier de mentionner, parmi les ouvrages en prose, le livre des *Mille et une Nuits* (*Elf leila ou leila*), aussi populaire en

Europe que chez les Arabes; le *Roman d'Antar* ou *Antara*, et d'autres moins connus.

La littérature historique a une origine moins ancienne que la littérature poétique. Au commencement, elle consistait uniquement en traditions orales qui se transmettaient fidèlement de génération en génération, jusqu'à ce qu'un homme prit la peine de les rédiger et de les écrire. Le soir, aux clartés de la lune, les familles de la tribu se rassemblaient devant les tentes, au désert, ou devant les portes des maisons, dans les villes, et l'on racontait les actions des ancêtres. Ces entretiens nocturnes (*semer*) étaient entremêlés de vers. Les plus anciennes traditions roulaient sur les rois de Hira, l'invasion des Ethiopiens dans l'Yémen, les guerres de tribus, etc. La généalogie y jouait un grand rôle. Les premières tentatives de rédaction de ces traditions remontent au commencement du IXe siècle. Le plus ancien historien connu est Hescham (826), qui écrivit des généalogies. Abou Obeida, grammairien estimé, rédigea les éphémérides guerrières des Arabes; Ibn Koteiba a laissé de précieux renseignements sur les origines et la formation des différentes tribus. Bientôt la vie, les luttes et la mort de Mahomet furent le sujet d'histoires spéciales (Mohammed ben Omar al Wakedi et Ibn Hescham). Ces anciens historiens ont été mis souvent à contribution par les modernes, qui nous ont ainsi fait connaître leurs noms, mais ne nous ont pas toujours conservé leurs ouvrages. Hadji Khalfa a composé une liste de mille trois cents livres d'histoire. La manière dont les Arabes écrivent l'histoire offre beaucoup d'analogie avec nos chroniques du moyen âge et les livres historiques de la Bible. Ces ouvrages sont appelés *tarikh* (chronique et chronologie).

Les historiens arabes citent souvent textuellement les sources auxquelles ils puisent, en écrivant cette formule : « Un tel dit que... » Ils aiment les petits détails historiques, les anecdotes, les portraits, et négligent souvent les choses plus importantes. Le style est généralement simple, souvent même négligé. Quelques auteurs cependant se sont servis de la prose poétique et rimée (*sadjaâ*); entre autres : Amad ed Din, le biographe de Saladin; Ibn Arabschah, le biographe de Timour, et Otbi, le biographe de Mahmoud. Le premier qui composa une histoire universelle fut Abou Djafar Attabari (vulgairement Taberita, 922). Au Xe siècle florissait aussi Massoudi, l'auteur des *Prairies d'Or* (*Mouroudj ez-zèhèb*). De la même époque date l'histoire du patriarche chrétien d'Alexandrie, Said Ibn Batrik (Eutychius Patricides). Au XIIe siècle appartiennent les biographes de Saladin, Bohaeddin et Amadeddin. Au XIIIe siècle nous trouvons Aboulfaradj, connu aussi comme écrivain syriaque sous le nom de Barhebrœus; Ibn al Amid; Ibn al Atsir; Mohammed Hamavi; Abou Sakharia, auteur d'un dictionnaire historique; Ibn Khalican, qu'on a appelé le Bayle et le d'Herbelot des Arabes. Au XIVe siècle ce sont : Aboulféda al Makrisi, qui a composé de nombreuses monographies historiques; Nuweiri, etc. Au XVe siècle appartiennent Ahmed ibn Arabschah, le biographe éloquent, mais quelquefois ampoulé, de Timour; Ibn Asschouhna, l'abréviateur et le continuateur d'Aboulféda; Djemal Eddin, historien de l'Egypte. En tête des historiens les plus remarquables du XVIe siècle, il faut citer Moustafa ben Hosseïn, auteur d'une histoire du califat des dynasties tatares, turques et indiennes. Au XVIIe siècle, Aboul Abbas Ahmed ed-Dimaschki écrivit une histoire universelle, et Hadji Khalfa un ouvrage célèbre sur les écrivains arabes, turcs et persans. On connaît peu en Europe Ibn Khaledoun, que M. de Hammer nomme le Montesquieu des Arabes, et chez lequel on trouve des intentions de philosophie historique. On voit, d'après ce rapide résumé, que le bilan historique de la littérature arabe est assez respectable. Plusieurs des ouvrages énumérés ci-dessus ont été publiés en Europe, mais il en reste encore beaucoup à faire connaître.

Les Arabes avaient également de grandes aptitudes pour la géographie. Leurs conquêtes leur inspirèrent le désir de connaître plus à fond les pays par lesquels ils passaient, et les premiers califes firent faire dans ce but des recherches utiles. Sous les Abbassides, l'extension du commerce vint encore donner aux recherches une nouvelle impulsion. Pour les faciliter et les rendre plus exactes, les Arabes se servirent des sciences mathématiques qu'ils tenaient des Grecs, et apprirent à déterminer, d'après le système de Ptolémée, la longitude et la latitude d'un lieu. Ils empruntèrent aux Grecs jusqu'au nom de cette science nouvelle (*djagrafia*). Les anciens géographes arabes faisaient passer, comme les Grecs, le premier méridien par les îles Fortunées; ensuite on le changea. On partageait le monde connu en sept climats (*aqâlim*). Les zones étaient basées sur la longueur des jours et des nuits, et avaient été portées au nombre de sept, par analogie avec les sept cieux. Les plus anciens voyageurs musulmans que l'on connaisse sont Ibn Onahab et Abou Saïd el Hassan, qui allèrent en Chine au IIIe siècle de l'hégire. Une des relations de voyage les plus intéressantes est celle d'Ibn Batouta, Maure qui parcourut au XIVe siècle l'intérieur de l'Afrique, des Indes, de Java, les côtes d'Espagne, l'empire grec, et une partie de la Russie. Ibn Haukal a le premier écrit un traité de géographie universelle (Xe siècle), dans lequel a puisé Aboulfeda. En 1153, Schérif el Edrisi écrivit, à la cour de Roger II, en Sicile, sa *Géographie nubienne*. Abdallatif a composé une description de l'Egypte, et Iaqouth, un dictionnaire géographique. On trouve encore d'excellents détails géographiques dans les ouvrages encyclopédiques de Nouweiri, Kazouini, Ibn al Ouardi, etc. Généralement, les traités arabes de géographie sont pauvres et ne contiennent que de sèches descriptions ou de monotones énumérations concernant les mœurs, les peuples, les langues, les produits. A plusieurs de ces ouvrages sont jointes des cartes grossièrement dessinées. Quelques superstitions traditionnelles des Hébreux ont persisté avec une ténacité singulière chez les géographes arabes; c'est ainsi qu'ils parlent sérieusement des peuples de Gog et de Magog (*Jagoug* et *Magoug*), etc.

Les Arabes ont également emprunté les mathématiques (*ilm erriadiy*) aux Grecs, dont ils traduisirent les principaux ouvrages sur cette matière. Euclide (*Aqlids*), Archimède (*Arschimeds*), etc., leur devinrent familiers. Comme le nom de l'algèbre est d'origine arabe, on a attribué un peu légèrement aux Arabes l'honneur d'avoir créé cette science; mais eux-mêmes ils reconnaissent la tenir de l'Alexandrin Diophante. Ils appellent la règle de trois *hasb elkhataiyn*, ou numération chinoise. La géométrie, la trigonométrie, la mécanique reçurent, il est vrai, de nombreux perfectionnements. Mais la science la plus estimée était l'astronomie; elle était pour ainsi dire nationale chez les Arabes, qui la pratiquaient instinctivement pendant leur vie nomade, ainsi que le prouvent la plupart des noms donnés aux constellations (le chameau, l'autruche, la tente, le seau, etc.). Les travaux des Grecs furent acceptés avec empressement par les Arabes, qui traduisirent la plupart de leurs ouvrages astronomiques, et particulièrement la *Megalè Suntaxis* de Ptolémée. Le calife El Mamoun réunit autour de lui un nombre considérable d'astronomes, prit part lui-même à leurs observations, et fit perfectionner les instruments. Un des astronomes les plus célèbres de cette époque est Alfergani. Au Xe siècle florissaient Albatani et Ibn Iounas, qui composa les tables d'Hakem. Abderrahman écrivit une introduction à la connaissance des étoiles. Au XIIIe siècle vivait Nasir Eddin, le meilleur traducteur d'Euclide. Mohammed ibn Mouwaied el Ardi a construit une sphère céleste, avec des légendes en caractères koufiques. Le prince mogol Ouloug Bey a composé en persan les tables royales. Abou Sahl, Almansour, Maschalla, Thabet ben Korrah, Djeber ben Afla, doivent être encore mentionnés parmi les astronomes arabes distingués. La plupart du temps, les Arabes ne firent servir leurs connaissances astronomiques qu'aux superstitions de l'astrologie, fort en honneur chez les Chaldéens et les Juifs.

Les premières études médicales des Arabes remontent aux écoles nestoriennes des bords de l'Euphrate, et dont Djondisapor était la plus célèbre. Hareth, contemporain de Mohammed, s'était déjà fait un nom comme médecin. A la fin du VIIe siècle, deux médecins grecs, Theodokos et Theodunos, formèrent dans l'Irak plusieurs élèves arabes. Les nombreux voyages des Arabes les mirent à même de connaître les divers médicaments usités dans les différents pays qu'ils parcouraient. Des préjugés religieux les empêchèrent de cultiver l'anatomie, et l'on peut juger combien leurs connaissances étaient peu avancées dans cette science, en lisant dans Aboulcasis la description des veines. Abd el Melek Abou Merwan ibn Zohr, Averroës de Cordoue, Avicenne, Abou Kasi el Zahravi, Abou Yahia, etc., ont laissé des ouvrages sur la médecine, la botanique, la physiologie, etc.

La théologie (*ilm el kelam*) fut, avec la jurisprudence (*el fiqh*), une des sciences les plus cultivées par les Arabes. Toutes deux ont leur origine dans le Koran, et sont solidaires l'une de l'autre. Omar al Nasafi, Scheikh Ibrahim, Sidi Khalil, etc., sont les auteurs les plus connus qui aient écrit sur cette matière.

Les Arabes possèdent aussi de nombreux ouvrages grammaticaux. Leurs grammairiens les plus renommés sont Aboul Asouad al Douli, élève d'Ali ben abi Taleb, Alkhalil ibn Ahmed, auteur du *Kitab el aïn*, ou *Livre de l'œil*, Saibouya, Abou Obeïda, Ibn Doreïd, Hariri, Meidani, Samakhschari, etc. Parmi les lexicographes, on cite Abou Nasr Ismaël ebn Hamad el Djauhari, auteur du dictionnaire *As-Sihah*, la pureté; Ad-Darir, auteur du *Mohkem;* Firuzabadi, qui a composé le *Lami* ou l'*Eclairant*, en soixante volumes, et l'a abrégé en en faisant le *Qamous* ou *Océan*, qui contient plus de soixante mille mots, et passe encore aujourd'hui, en Orient comme en Occident, pour le dictionnaire le plus complet de la langue arabe.

En résumé, les Arabes se montrent originaux dans la poésie; secs, quoique prolixes, mais cependant assez exacts dans l'histoire; traducteurs ou imitateurs des Grecs dans la plupart des sciences mathématiques, physiques et naturelles.

— IV. PROSODIE ARABE. Les principes de la versification arabe reposent à la fois sur la quantité prosodique des syllabes et sur la rime. L'art de la versification porte le nom de *ilm el aroud*. Les syllabes se distinguent en syllabes longues et en syllabes brèves. Toute syllabe simple, comme *ta*, *ra*, *mo*, est brève (quand la voyelle est une lettre de prolongation, la syllabe est longue); toute syllabe composée, comme *mak*, *fer*, *lam*, est longue. Les affixes pronominaux, tels que *houm*, *koum*, etc., sont *ad libitum*. Les Arabes comptent huit sortes de pieds, qu'ils nomment pieds primitifs; ils emploient pour les désigner le paradigme *fa*, *ala*, qui leur sert également de modèle pour les formes grammaticales.

Les Arabes appellent un vers *beït*, c'est-à-dire une maison, une tente, et la plupart des termes techniques de leur prosodie sont empruntés des parties et des pièces qui constituent la demeure des Arabes (*ouétêd*, pieu; *sèbèb*, corde, etc.).

Les diverses combinaisons des pieds qui viennent d'être énumérés plus haut forment un certain nombre de mètres ou *bouhour* (mers), dont voici les noms : *el thauil*, l'allongé; *elmedid*, l'étendu; *el basith*, le *stratus*; *elouafir*, le nombreux; *el kamil*, le parfait; *el hedjez*, le récité à voix basse; *erredjez*, le tremblant; *essari*, le rapide; *el mountarih*, le dépouillé; *el khafif*, le léger; *el moudhari*, le semblable; *el mouktadhab*, le coupé ou l'improvisé; *el moudjtass*, l'arraché; *el moutegarib*, le rapproché; *el moutedarik*, le suivant. Chacun de ces mètres primitifs donne naissance, par des altérations de certains pieds, à de nombreux mètres secondaires.

Le *beït*, ou *vers*, se décompose en deux hémistiches nommés *misra*, battant de porte, ou *chathr*, moitié. La rime porte le nom de *qafia*, et est de différentes sortes selon le nombre et la nature des lettres qui la constituent. Il existe des poëmes arabes entièrement monorimes. Dans les anciennes *qacidas*, tous les vers, sans exception, doivent se terminer par la même rime. Dans la poésie moderne, on trouve souvent de véritables stances ou quatrains avec différentes combinaisons de rimes et souvent de véritables refrains. Dans les longs poëmes didactiques ou historiques, on emploie souvent le distique comme dans les vers français à rimes plates, et la rime change à chaque distique. C'est ce qu'on appelle des vers *mousdaouidj*, assemblés, ou *mesnévi*, attachés deux par deux.

La connaissance exacte des règles de la prosodie arabe est indispensable pour arriver à comprendre et à expliquer avec facilité les vers arabes. Les Turcs et les Persans ont adopté la prosodie arabe, dont ils ont conservé les règles générales, en y apportant quelques légères modifications exigées par leur prononciation et la nature même de leur langue.

— V. PEINTURE ARABE. Une tradition défend aux musulmans de représenter les êtres animés; mais le Koran est muet sur cette défense : aussi voyons-nous les Arabes posséder des artistes distingués et en nombre suffisant pour que Makrisi ait écrit leur histoire. S'il faut en croire Mouradja-d'Ohsson, les portes de la mosquée d'Abd-el-Melek, à Jérusalem, étaient décorées de l'image de Mahomet, et l'intérieur de l'édifice orné de peintures représentant l'enfer et le paradis. Ces fresques étaient sans doute l'ouvrage de peintres byzantins; mais les Arabes imitèrent à leur tour ces derniers, et ne crurent pas désobéir à leur loi en reproduisant les images du Prophète, des personnages de la Bible, des califes, des généraux et des poëtes illustres. Les fabriques de Kalmoun, de Damas, de Dabik et de Behnessa, s'empressèrent de copier ces figures sur les étoffes précieuses qu'elles confectionnaient, et l'on y représenta même des cérémonies, des fêtes et des chasses. Le Xe siècle nous offre les noms de plusieurs peintres célèbres à cette époque : Ibn-Aziz, de Bassora; Kasir, originaire de l'Irak; Abou-Bekr-Mohammed, fils d'Hassan; Ahmed-ben-Youcouf; Mohammed-ben-Mohammed, etc., etc. A cette époque également, des artistes arabes enluminaient les manuscrits avec un talent qui ne le cédait point à celui des *imaigiers* des Flandres. On cite même un musée de peinture formé à Samarkand par les soins de Tamerlan lui-même, et dont les meilleures œuvres étaient d'Abdalhy, peintre de Bagdad. Chardin, dans son curieux *Voyage en Perse*, dit avoir vu des portraits auxquels les puritains persans se sont contentés d'ôter un œil, pensant éluder la loi en enlevant à l'œuvre une partie de sa réalité. Il paraît, suivant le même voyageur, qu'à Ispahan, les murs de la plupart des édifices publics étaient peints à fresque, et l'on cite Abd-el-Rizan comme un des plus habiles miniaturistes de la Perse. Les échantillons orientaux de l'art de peindre sur les manuscrits sont très-rares : la Bibliothèque impériale en possède un fort beau, que l'on croit du XIIIe siècle, et qui contient les *Séances* de Hariri. Rappelons, pour terminer, les curieuses peintures qui ornent la salle du Jugement, à l'Alhambra.

— VI. ARCHITECTURE ARABE. L'architecture arabe, qu'on appelle aussi musulmane, sarrasine, et moresque ou mauresque en Espagne, est postérieure à l'hégire; encore ne brille-t-elle d'aucun éclat jusqu'au règne d'Abdérame, calife de Cordoue, qui fit venir de Constantinople des architectes distingués, et auquel l'empereur Constantin IX envoya cent quarante colonnes des marbres les plus rares pour le palais de Zahra, célèbre favorite du calife. Selon M. Girault de Prangey, on doit distinguer pour l'Espagne trois époques successives. La première va du VIIIe siècle au Xe, et accuse une imitation presque servile des édifices romains. Les artistes de Syrie, d'Egypte et de Mésopotamie, qui étaient restés fidèles à la cause des Ommiades, vinrent s'établir dans la péninsule, où l'esprit arabe était alors dans toute sa force, et « leur plus grande joie, dit M. Reinaud, fut de multiplier la reproduction des objets qui avaient frappé leurs regards dans leur première patrie. » Enfin Abdérame, qui traça lui-même le plan de la mosquée de Cordoue, voulut qu'elle fût semblable à celle que sa famille avait élevée à Damas, et qu'elle l'emportât en magnificence sur celle que les Abbassides faisaient, au même moment, construire à Bagdad. On ne peut douter que les églises décrites par Eusèbe de Césarée dans sa *Vie de Constantin*, avec des cours, des portiques, des fontaines et des logements pour les prêtres, n'aient servi de modèle aux mosquées de la Syrie, de la Palestine et de l'Egypte. On trouve dans ces mosquées beaucoup de mosaïques des artistes byzantins. Mais déjà, en 965, l'ornementation grecque, si somptueuse, semble insuffisante; on recherche les décorations éclatantes; on multiplie les détails; la forme des arcs se complique de festons et de courbes variées, comme on le voit, à Cordoue, par la chapelle Villaviciosa, construite sous le califat de Hakem (965). A la chute du califat de Cordoue, l'Espagne musulmane, soumise à l'influence des Africains, vit s'affaiblir peu à peu l'esprit arabe, et c'est alors que se développa dans les arts un nouveau caractère, auquel M. Girault de Prangey donne le nom de maure, ou mauresque, ou moresque. A côté de l'arc pesant et simple de la Grèce, s'élève l'arc ogival plus ou moins élancé; à l'ornementation byzantine régulière succèdent les broderies et les ornements les plus capricieux, auxquels on a donné le nom d'arabesques; aux mosaïques en verre et en marbre sont substituées des pièces de faïence aux couleurs éclatantes, qu'un art nouveau dispose géométriquement. On remarque aussi, sur les parois des édifices, des ornements coulés en stuc, et qui, mariés avec les autres parties de la décoration, produisent le plus bel effet. Cette époque, la plus brillante de cette phase de l'art, se place dans la dernière moitié du XIIe siècle, sous la dynastie des princes Almohades, qui régnaient également sur l'Espagne et sur la partie nord-ouest de l'Afrique.

Les échantillons les plus brillants se trouvent à Séville, alors siége de la puissance des Almohades. Ce sont la Giralda, les débris de la mosquée qui a été remplacée par la cathédrale actuelle, et certaines portions de l'Alcazar. Ces différentes constructions furent élevées sous le règne d'Almansour. Une circonstance qui contribua à donner à cette période un caractère nouveau, c'est l'importance qu'acquirent les inscriptions, employées comme branche d'ornementation. On a déjà vu plus haut que les musulmans s'interdisent toute représentation de ce qui a vie, aussi ont-ils été obligés, pour varier leurs ornements, de s'attacher à des détails qui, pour nous, ne sont que très-secondaires. Bientôt cette période de transition ne tarda pas à subir une nouvelle transformation, et, malheureusement, si ce fut la plus belle, ce fut aussi la dernière. Grenade en fut le siége, et les plus beaux échantillons de l'art mauresque à cette époque existent à l'Alhambra. « Si les monuments, dit M. Reinaud, sont faits pour refléter les mœurs, les usages et la civilisation du peuple qui les éleva, nul édifice, mieux que l'Alhambra, ne révèle le caractère d'une nation oisive, galante, ingénieuse, comme l'étaient les Maures à cette époque. L'extérieur des édifices mauresques, simple, presque sans décoration, et à peine percé de quelques fenêtres, fermées par des treillages ou *moucharabys*, rappelle la vie sédentaire et purement intérieure que commandaient au Maure sa religion et ses habitudes. Aussi, à Grenade, il n'y avait guère, en fait d'édifices publics, que des mosquées, des colléges et des bains, et là encore, comme dans les habitations privées, tout l'éclat des décors, toutes les recherches du luxe étaient pour l'intérieur. Les maisons particulières des Maures d'Espagne ressemblent à celles qu'on voit encore sur les côtes d'Afrique : elles ont à l'entrée, sur la rue, un vestibule, véritable *atrium*, lequel aboutit à un *patio* offrant sa fontaine jaillissante entourée d'orangers, ainsi que ses galeries à colonnettes, servant d'entrée aux salles, disposées tout autour de la cour. Si, d'autre part, nous étudions l'architecture arabe dans les pays tels que la Syrie et l'Egypte, où elle n'a subi d'autre transformation que des progrès de l'art, nous remarquerons quelques différences avec celle des Arabes et des Maures de l'Occident. Les mosquées égyptiennes prouvent, en effet, une connaissance plus avancée de la statique et un choix mieux entendu des matériaux; mais dans l'ornementation et l'emploi des inscriptions décoratives, le Caire semble n'offrir aucun monument qui surpasse ou égale même l'Alhambra.

En Orient, l'influence de la Perse se fit plus sentir encore sur l'art musulman que celle de l'Empire grec. Les formes capricieuses de l'architecture persane donnèrent naissance à un style original, où le byzantin s'alliait au persan; les mosquées se couvrirent de ces dômes ovoïdo-coniques particuliers aux monuments antiques de la Perse et de l'Inde, et que l'art moscovite a empruntés à l'Orient; les minarets s'embellirent de terrasses crénelées portant